

*Les échos de la noce*

Un appel téléphonique de Pierre Dumayet, qui venait de visionner *Le Regard des autres*, a été le détonateur d'une série de projets. Il souhaitait me recevoir et il le fit avec beaucoup de chaleur. Il m'avoua avoir été ému par le film et la qualité des interviews d'autant plus qu'il avait très peur du handicap et de la mort. De mon côté, j'étais très intimidée et nattée de recevoir des compliments d'un grand maître en la matière. Il me proposa deux heures d'antenne dans le cadre d'un nouveau magazine de cinquante-deux minutes qu'il venait de lancer... J'étais évidemment ravie et lui suggérai, dans un premier temps, de faire une émission axée sur l'attitude des valides face aux handicapés, ce qui ferait pendant au *Regard des autres*. Puis, dans un deuxième temps, une seconde émission, *Handicap et société*, qui consisterait à comparer cette même approche dans plusieurs pays d'Europe et du Tiers Monde.

Je passai plusieurs mois à travailler ces sujets. M'étant rendue en Italie, pour y étudier la situation, j'y fis la connaissance de personnes extrêmement intéressantes et compétentes, comme Franco Basaglia. Le voyage fut riche en informations originales sur leurs différentes façons de traiter le handicap. Rentrée à Paris, j'appris avec regret que Pierre Dumayet ne pouvait donner suite personnellement à nos projets, son émission n'ayant pas un taux d'écoute suffisant venait d'être supprimée ! Les projets n'étaient cependant pas abandonnés, puisque Pascale Breugnot s'intéressait déjà à notre première proposition.

Le réalisateur choisi fut cette fois un Italien, Franco B. et le hasard fit le reste...! Un des personnages que j'avais interviewé dans *Le regard des autres*, Jean-Claude, allait se marier avec Annie ; il était myopathe, elle était valide. Il m'avait appelé pour m'annoncer que son mariage était prévu pour l'Ascension. Nous étions en mars.

Je sautai sur l'occasion et lui demandai s'il accepterait que l'on vienne tourner son mariage pour en faire une suite au premier film. Il n'accepta pas d'emblée, me demandant un délai pour en parler avec sa future épouse. Quelques jours plus tard, il accepta, à condition que notre équipe ne trouble pas la noce ! Je m'y suis, bien sûr, engagée. L'expérience du premier film avait souligné la difficulté de parler vrai tout en préservant l'intimité de chacun. Ce problème se reposera dans chaque film, sans que l'on puisse y apporter d'autre réponse que le film lui-même.

Franco, le réalisateur, est venu à Paris pour rencontrer les futurs mariés et repérer les lieux où se déroulerait la noce, dans la région angevine. Il devait y avoir 200 invités dont une bonne moitié de handicapés.

Au cours de ce repérage, à plusieurs reprises, je me suis inquiétée de savoir comment le réalisateur vivait ces rencontres avec les personnes handicapées. Il me répondait invariablement que le handicap ne lui faisait pas peur ! J'ai cessé de le harceler, me disant qu'après tout, je n'avais pas à projeter mes propres angoisses...

Il me semble pourtant que la relation avec les personnes atteintes d'une maladie dont l'espérance de vie est *a priori* limitée dans le temps, comme le cancer, la myopathie, le sida, ou la sclérose en plaques, est beaucoup plus impressionnante et difficile à appréhender, sans doute à cause de cette proximité virtuelle de la mort. La situation est plus délicate encore si le handicap est visible, comme la myopathie. Ce phénomène a sans doute été déterminant dans nos comportements.

Techniquement, Franco B. souhaitait avoir deux équipes pour mieux couvrir l'ensemble des événements des quatre jours de cette noce hors du commun. Ultérieurement, la première équipe terminerai seule le film en interviewant les personnes que nous aurions choisies au cours de ces quatre journées. Le budget n'étant pas suffisant, nous avons eu la chance de trouver une seconde équipe formée par Alain et François qui, devant l'intérêt de l'expérience, a accepté de travailler gratuitement.

Toute cette noce fut pour nous une expérience très forte. Nous nous sommes retrouvés dans une jolie petite maison rurale, entourée de dépendances, aménagée en centre de vacances, « la Blottière ». Trois femmes handicapées y vivaient en permanence, deux répondaient aux étranges surnoms de « Pollux » et « Lapin », la troisième s'appelait tout simplement Monique ! Lapin, IMC, se déplaçait avec des trépieds et les autres étaient en fauteuil roulant. C'était un lieu de vie communautaire où valides et handicapés se retrouvaient régulièrement. Jean-Claude y passait de nombreux week-ends. C'est là qu'il avait fait la connaissance de celle qui allait devenir sa femme, alors étudiante en médecine. Après plusieurs années de vie commune, ils avaient décidé de se marier et choisi pour cet événement les lieux où ils s'étaient rencontrés.

Je suis donc arrivée avec la première équipe de Franco, le mercredi en fin d'après-midi, à l'heure où la lumière de mai rend toutes les choses plus belles. La propriété, située à quelques centaines de mètres du centre du village, dégagait une ambiance paisible, un peu hors du temps. Lorsque les fauteuils roulants se mirent en route pour venir à notre rencontre, je compris au regard que me jeta furtivement Franco, qu'il avait eu la même pensée : cette fois nous y étions, plus question de reculer, les portes de l'arène étaient ouvertes...! Une fois les présentations faites, Pollux nous fit les honneurs du lieu. Elle nous expliqua son plan d'organisation pour le lendemain. Elle régnait visiblement sur cet étrange petit royaume.

Le mariage était vécu ici un peu comme une révolution. L'office et la cuisine étaient déjà submergés de victuailles, viandes et légumes en tous genres, pour nourrir les 200 personnes attendues pendant les quatre jours de l'Ascension. Le

vendredi, jour du mariage, serait le point culminant de la fête. Il fallait prévoir grand, à la mesure de l'événement.

De fait, dès sept heures, le lendemain matin, la maison s'anima. Chacun se vit attribuer une tâche pour éplucher qui les pommes de terre, qui les carottes ou les navets. Personnellement, j'avais proposé mes services à la cuisine afin de pouvoir bavarder avec les deux femmes en fauteuil roulant. Ce sont elles qui me racontèrent l'histoire de la Blottière. Seule l'équipe de tournage échappait aux corvées et commençait son travail. Toute la matinée, Franco s'activa avec ses techniciens et, après le déjeuner, la deuxième équipe arriva de Paris. Il réunit tout le monde, expliqua comment il voyait le tournage des préparatifs, et répartit les tâches. Les choses sérieuses ne commenceraient que le lendemain, jour du mariage. Aujourd'hui, on se contenterait simplement de saisir des moments de la vie quotidienne qui permettraient d'illustrer les interviews à venir. Les premiers invités et les familles des mariés n'arriveraient que le soir.

Franco me confia la deuxième équipe et, avant de nous séparer, je rappelai à tout le monde ce qu'avait demandé Jean-Claude : « Ne pas gêner la fête par notre présence. » Des années après, en reparlant de ces journées, ce dernier nous avouera ne pas nous avoir vus, et les invités nous avoir trouvés plus discrets que les photographes...

Dans l'après-midi, nous devions filmer, au village, une séance chez le coiffeur. Nous avions pensé saisir le dialogue des belles-mères en bigoudis, loin des bruits et préparatifs de la noce. Malheureusement, elles n'étaient pas au rendez-vous, et nous nous sommes alors contentés de clientes du village qui étaient là par hasard et qui se sont gentiment prêtées au jeu. Nous les avons invitées à s'entretenir de l'événement, curieux de savoir comment ce mariage singulier était ressenti dans le pays.

Cette scène nous permit d'entendre les premiers « Échos de la Noce ». À notre grand étonnement, l'une d'entre elles expliqua à sa voisine ce qu'étaient la myopathie et ses conséquences, pour conclure : « Quand tu te maries, tu ne penses pas tout de suite à la mort !... » Cette noce leur posait de nombreuses questions. Elles se disaient troublées par le contraste qu'offraient cette jeune femme mince, mignonne et cet homme en chariot, au corps déformé. Elles estimaient que seuls les sentiments ne pouvaient suffire à expliquer un tel engagement. Elles n'étaient pas sûres d'avoir ce courage. À l'abri derrière nos caméras, nous avons reçu avec surprise toutes ces réflexions qui d'emblée posaient les questions fondamentales.

En quittant le salon de coiffure, nous avons fait signer un accord d'utilisation de l'interview aux trois personnes qui avaient bien voulu s'exprimer devant nos caméras. Nous avons alors découvert qu'une des dames en papillotes était la mère supérieure d'un couvent voisin ! Rentrés à la Blottière, nous avons retrouvé Jean-Claude et Annie très affairés aux préparatifs. Ils s'occupaient de tout et essayaient de résoudre un par un les problèmes qui se posaient un peu partout dans la propriété. Il fallait que tout fonctionne avant le départ pour l'église car, ensuite, les choses devraient s'enchaîner au rythme des repas et de la fête...

Le soir, au moment de dîner, toute notre équipe se retrouva un peu

abasourdie mais plutôt contente des découvertes de cette première journée. Franco nous donna alors le programme du lendemain.

La première équipe tournerait l'élaboration de la pièce montée, où le père de Jean-Claude serait secondé par sa femme et Raymond, son autre fils. Elle filmerait ensuite la toilette et l'habillage de Jean-Claude qui serait aussi aidé par son frère. La seconde équipe, pendant ce temps, suivrait la jeune mariée. Puis, les deux équipes, l'une en tête, l'autre en queue, assureraient le départ des mariés et de la cohorte des invités se rendant vers l'église pour ensuite « couvrir » toute la cérémonie.

Jusque-là, tout allait bien. Les rapports des techniciens avec Franco étaient bons, bien qu'assez tendus. Comme à chaque début de tournage, l'angoisse du réalisateur était égale à la nôtre. Il nous avait demandé de ne rien tourner sans son autorisation. Cette volonté de souligner la hiérarchie me surprenait beaucoup mais je me voyais contrainte de m'y plier, pensant que la tradition du métier l'exigeait.

J'ouvre ici une parenthèse car il faut savoir qu'une équipe de tournage est un curieux amalgame de personnalités et de compétences, réunies autour d'un réalisateur, dans le seul but d'assurer le tournage d'un film dans les meilleures conditions. Un orchestre est tout à fait similaire dans sa structure : le chef est seul responsable de l'ensemble, dispose des talents de chaque musicien et impose sa discipline.

La différence avec un orchestre est cependant fondamentale. Une équipe naît à l'occasion d'un tournage et se défait à la fin de celui-ci. Elle est rarement la même. Bien sûr, chacun essaie de travailler avec des techniciens qu'il connaît et dont il apprécie les qualités, mais cela n'est pas toujours le cas. Tout ce monde doit faire confiance à l'autre, quelle que soit la place qu'il occupe. Tous les postes sont au service du réalisateur. Mais à partir du moment où les membres de l'équipe s'impliquent dans le film, il est difficile pour eux de rester neutres sans être indifférents. Encore faut-il, pour exploiter au mieux la mécanique bien huilée d'une équipe, que le réalisateur soit à la hauteur de la situation.

En reportage documentaire, plus l'équipe est réduite plus l'efficacité est grande. De même l'ambiance qui règne au sein d'une équipe est déterminée, là encore, par le réalisateur. C'est à lui de communiquer sa passion et de savoir maintenir un certain ascendant de manière à permettre à chacun de donner le meilleur de lui-même. Mais il lui faut aussi savoir relâcher les rênes quand c'est nécessaire. Une très grande hiérarchie règne dans une équipe ses et chacun doit savoir y garder sa place, au risque de se voir très vite exclu. Ce qui, en revanche, est très réconfortant, c'est que tous les postes sont importants, y compris celui d'un éventuel stagiaire. Chacun sait immédiatement apprécier l'efficacité de l'autre. C'est à la fois inquiétant mais aussi très stimulant, car il n'y a pas de place pour les tire-au-flanc...

Sur le tournage de ce mariage, tout était hypertrophié, exacerbé, tant la charge affective était forte. L'équipe, bien sûr, avait accepté de venir vivre cette aventure sachant plus ou moins à quoi elle allait s'exposer. Mais, dès le début, elle se sentit mal à l'aise à l'idée qu'il faudrait, pour toute prise de vues, en référer au réalisateur

pris entre deux équipes et la foule. On risquait d'y perdre le bénéfice de scènes prises sur le vif.

Cette parenthèse refermée, revenons au mariage : je suggérai à Franco une interview du père de Jean-Claude. L'ambiance de fête permettrait peut-être à cet homme d'exprimer des choses qu'il n'avait jamais osé dire. Je racontai à Franco la balade que nous avons faite dans l'après-midi avec lui, à la recherche des dernières bougies destinées à l'éclairage de la grange. N'en ayant pas trouvé au bourg, Alain nous avait emmenés en voiture de village en village. Pendant cette recherche plus longue que prévue, cet homme avait raconté des choses importantes que j'espérais lui faire redire devant la caméra. Il soliloquait, nous prenant parfois à témoin de son drame.

Avec force détails, il nous avait parlé du terrible accouchement de sa femme, auquel il avait assisté. Tout de suite, il avait su que quelque chose n'allait pas : «L'enfant était tout noir...» Il en avait été bouleversé.

Lorsque, deux ans plus tard, Jean-Claude avait commencé à avoir de la peine à marcher, il ne put s'empêcher de dire à sa femme : « Ça, tu vois, ça présage la maladie de l'accouchement. »

Pendant son récit, nous avons eu l'impression qu'en essayant de nous convaincre, il se persuadait lui-même que tout était arrivé à ce moment-là. Et, lorsque nous avons évoqué la myopathie, il nous a arrêtés tout net en nous disant que les médecins n'en avaient jamais parlé.

Il était manifestement sous l'effet de choc de ce mariage. On le sentait un peu désespéré. Sans doute avait-il été anéanti par le terrible handicap de son fils qu'il n'avait jamais pu assumer complètement. Mais Franco préféra attendre la fin de la noce pour l'interviewer.

Les événements lui donnèrent raison puisque, quinze jours plus tard, interviewé chez lui, le père nous répétera, mot pour mot, ce qu'il avait dit dans la voiture, comme s'il s'agissait d'un leitmotiv déjà ancien. Ce jour-là, sa femme lui fera d'ailleurs douloureusement écho : « Les médecins ont dit myopathie, mais ce n'est pas cela, sinon il y a longtemps qu'il serait mort...

Lorsque à 12 ans, leur deuxième fils, Raymond, a commencé à éprouver, lui aussi, des difficultés à marcher, le père lui a fait passer des examens approfondis qui d'après lui avaient tous été, négatifs. Il nous expliqua aussi que son fils cadet, resté longtemps assez petit, avait brusquement grandi. Il prétendit même que certains médecins auraient attribué les troubles de Raymond à cette croissance soudaine.

Et la mère avait renchéri : « On l'a fait voir au professeur qui suivait Jean-Claude et, ma foi, il ne s'est pas mouillé..., il a dit : c'est comme votre premier enfant!... » Au bord des larmes, elle avait ajouté : «Je ne pouvais pas croire que j'avais un fils comme ça... et j'avais toujours l'espoir qu'il marcherait un jour. Dans ma tête, je rêvais, je le voyais marcher : " Tiens, tu vois maman, je marche ! " ».

Devant le drame de ces parents si démunis, nous comprenions mieux pourquoi Jean-Claude avait vécu quinze ans dans une institution spécialisée... En 19882, hormis les spécialistes, les néophytes que nous étions n'avaient pas encore beaucoup de notions concernant les myopathies....

Ne se sentant aucune culpabilité, la sœur aînée de Jean-Claude avait

réagi de façon très différente. Elle osait parler de myopathie et, sachant que la maladie se transmettait par les femmes, elle avait demandé conseil à un spécialiste lorsqu'elle s'était mariée. Elle avait voulu savoir si elle pouvait prendre le risque d'avoir des enfants. Aujourd'hui, elle en a deux, mais elle reste inquiète et surtout attentive à la croissance de son fils.

A la question : « Qu'auriez-vous fait si l'un d'eux était né handicapé ? » Elle nous a répondu que, s'il s'était agi d'un handicap physique, même aussi grave que celui de son frère Jean-Claude, elle l'aurait gardé. En revanche, elle n'aurait pas supporté un enfant handicapé mental grave. L'absence de communication qu'un tel handicap engendre lui semblait insurmontable.

Par contre, lorsqu'elle évoqua Annie, sa nouvelle belle-sœur, elle se posa des questions : « Est-ce qu'elle réagit comme moi devant la sexualité, devant l'amour et tout ce qui l'entoure ?... Le fait d'être prise dans les bras de l'homme que l'on aime est une chose merveilleuse, alors que, pour Annie, c'est elle qui le prend dans ses bras ! » Tout en ayant relevé le défi de la myopathie, cette femme a, semble-t-il, une attitude un peu contradictoire bien compréhensible face au handicap.

Mais revenons à notre cérémonie, puisque ces interviews et réflexions sont chronologiquement très postérieures. Franco nous ramena à la réalité du moment en nous expliquant qu'après ce mariage et le retour à la Blottière, il y aurait le repas du soir et un feu d'artifice offert par l'employeur de Jean-Claude. La fête continuerait dans la grange avec musique, danse et, pour finir, la pièce montée, clou de la soirée, ferait son entrée. Il n'y aurait pas beaucoup de temps morts et donc peu de moments pour souffler...

Le matin du vendredi, pas un nuage à l'horizon et une lumière matinale superbe avec des ombres longues qui rendent les images si belles. Les camionnettes des livreurs commençaient déjà à apporter les plats préparés, les boissons, et une énorme quantité de pains. Avec le réflexe de l'opérateur habitué à saisir au vol l'événement qui se produit, Alain voulut faire quelques plans, mais Franco l'en empêcha. La première surprise passée, nous avons essayé d'interpréter cette étrange attitude : Franco était surtout un homme de fiction, pour qui l'improvisation était sans doute dangereuse.

Sous la directive d'une paysanne, on astiqua longuement un fauteuil roulant qui, à sa grande satisfaction, finit par étinceler au soleil. Cette femme, Marie-Madeleine, le destinait à Jean-Claude pour la cérémonie. Elle nous raconta ensuite que, se sentant trop seule après la mort de ses parents, elle était venue travailler à la Blottière. Au début, elle avait continué son travail de fermière, parallèlement à diverses activités à la Blottière. Et puis, le temps passant, elle avait finalement vendu sa ferme et choisi de vivre ici. Comme pour se justifier, elle m'avait dit, en riant : « Les vaches, ça ne cause pas, et maintenant je ne suis plus jamais seule. Je n'ai pas le temps de m'ennuyer ; il y a toujours quelque chose à faire pour se rendre utile, et je suis très heureuse ».

A sa table de cuisine, tout en épluchant des navets, elle nous confia devant la caméra : « J'aime bien m'occuper des handicapés, mais entre s'en occuper et épouser, ça fait quand même... » et elle ajouta péremptoire : « Je

trouve que c'est un bon coup pour Jean-Claude ! » En disant cela, Marie-Madeleine pensait-elle que Jean-Claude avait finalement plus de chance qu'elle ?

Pendant cette matinée, on voyait parfois une personne sortir de la cuisine où s'accomplissait en grand secret un étrange rituel autour de la pièce montée qui nous semblait, au fil des heures, prendre plus d'importance que le mariage lui-même. Cela devenait le véritable événement ! A tout le moins pour la famille de Jean-Claude qui en avait pris l'initiative.

La porte se refermait sans que rien ne nous permette de savoir où en était la « création ». Nous avons un peu l'impression que le père de Jean-Claude se l'était appropriée et, transformé en sorcier, procédait à un exorcisme devant son totem, comme si la réussite du mariage dépendait entièrement de cette pièce montée. En vivant l'événement, tout ceci restait une succession d'impressions fugitives. Plus tard, lors du montage, celles-ci s'imposèrent comme des évidences auxquelles nous nous sommes ralliés. Ce père, qui avait vécu le handicap de son fils comme un échec, donnait l'impression de vouloir forcer le destin par l'acharnement à réussir ce chef-d'œuvre dérisoire... Echec pour le père, peut-être, mais pour le fils sûrement pas.

Pendant le tournage du Regard des autres, Jean-Claude nous avait raconté avoir subi son handicap pendant les quinze années qu'il avait passées dans une importante institution de personnes atteintes de myopathies. Chaque fois qu'un de ses amis y mourait, il se reposait la question de savoir s'il fallait vivre ou non : « Je laissais le temps passer et n'avais aucun but dans la vie... Il y avait la mort des copains et puis moi, là, au milieu. » Dur constat, avec le rêve comme seule échappée possible. Brusquement, il prendra forme avec l'apparition d'une première femme dans sa vie. A partir de ce moment, tout bascule. « Quand j'ai vu que je pouvais aimer et surtout être aimé, tout s'est ouvert devant moi... »

Il s'était mis alors à étudier sérieusement pour rattraper le temps perdu. Finalement, muni d'un CAP de comptabilité, il avait trouvé un travail en entreprise qui lui avait permis de sortir de l'institution. « Je n'aurais pas fait cette rencontre, dit-il, je serais certainement aujourd'hui en train de faire des paniers et ma vie n'aurait aucun sens ! » Depuis lors, dix ans ont passé, et il a professionnellement gravi les échelons. Aujourd'hui, il se marie et en plus, elle est valide, jeune et jolie !

Finalement, la porte de la cuisine s'ouvrit toute grande et le père, chef pâtissier, la mère et le frère apparurent triomphants. L'équipe de Franco avait suivi, caméra à l'épaule, la dernière touche de cette longue et laborieuse séquence qui semblait pour Franco, presque aussi importante que pour le père de Jean-Claude ! Lui aussi exorcisait-il sa peur à travers l'accomplissement de cette fameuse pâtisserie, qui nous apparut comme un cornet renversé, très pointu et entièrement recouvert de choux à la crème caramélisés ? Le père avait la main droite bandée car il avait réussi à bien se brûler en versant le caramel bouillant... Attendant toujours le moment de tourner, nous avons alors donné libre cours à nos commentaires qui avaient, sans doute, le goût amer de la frustration,

L'accident du père nous rappelait un roman de Roger Vailland, 325 000 francs, où le héros, un cycliste parvenu presque au bout d'un pari très difficile,

commettait une erreur grave et se voyait irrémédiablement mutilé... La brûlure était assez profonde et nécessitait quelques soins. Pourtant, malgré la douleur, cet homme semblait heureux d'avoir achevé ce qu'il considérait comme « sa tâche ». Il était touchant. Nous n'apprendrons que bien plus tard que cette pièce montée était une idée de Raymond, le frère cadet de Jean-Claude. Franco était, lui aussi, très souriant, car il avait pu tourner plus d'une demi-heure de film sur le sujet. Cela semblait beaucoup, mais emporté par ce qu'il voyait, il n'avait pu s'empêcher de saisir les moments forts de l'action et, dans ce genre de tournage, les coupures posent toujours des problèmes délicats. Pourquoi retenir tel plan et pas le suivant dont la suite pourrait, sans doute, être meilleure ? A quel moment fallait-il s'arrêter ? Autant de dilemmes pour l'opérateur et le réalisateur.

Comme il avait été convenu la veille, Franco filma ensuite Jean-Claude se préparant pour la cérémonie, pendant que nous allions chez la coiffeuse du village où Annie devait venir se faire coiffer, maquiller et passer sa robe de mariée.

Ce n'est qu'au moment du montage que nous découvrirons le contraste des deux scènes. Dans la première, Jean-Claude est seul, torse nu, face à lui-même, dans un décor laissé volontairement très froid. Franco l'a mis en scène en valorisant, avec complaisance et insistance, l'infirmité du futur époux, faisant même intervenir Raymond, le frère cadet, pour l'aider à s'habiller. Il avait dramatisé la scène : Raymond était maintenant devant le miroir que lui offrait son frère aîné, car lui aussi était atteint du même mal et, à son tour, il risquait un jour d'être en fauteuil roulant. Loin d'être une séquence joyeuse, elle était tendue et angoissante.

La seconde scène était plutôt intimiste et romantique. Elle montrait la complicité de la coiffeuse et d'Annie, toute heureuse dans sa robe de mariée. L'ambiance était lumineuse et sereine.

La façon dont avaient été traitées ces deux séquences montrait à l'évidence deux approches très divergentes. Ce n'était sans doute pas un simple décalage de sensibilité, mais plutôt une conception, une philosophie différentes. Franco ne voulait pas se contenter de saisir les événements, il les mettait en scène. Il se comportait plus en « auteur » qu'en « témoin », et cette séquence en était une illustration évidente. C'est sans doute ce qui, aujourd'hui encore, fait dire à Annie, avec une certaine violence : « Franco avait mis Jean-Claude dans des situations où on ne voyait plus que son handicap alors que, dans *Le regard des autres*, en quelques minutes seulement, Fernando Solanas avait montré Jean-Claude en homme autonome, travaillant à part entière dans une grande entreprise. Il était plus proche de celui que j'ai épousé ! »

Revenus de chez la coiffeuse, nous avons trouvé les invités agglutinés derrière la barrière, endimanchés, le sourire aux lèvres, l'appareil photo en bandoulière, attendant le signal du départ de la procession jusqu'à l'église. On voyait des fauteuils roulants et des béquilles partout et les valides étaient pris en sandwichs au milieu d'eux. C'était la première fois que nous étions confrontés à un tel



rassemblement. Nos impressions en étaient sans doute exacerbées. Nous avons fait quelques plans de cette file indienne d'éclopés. Seul Fellini, peut-être, aurait pu imaginer cet univers complètement fou, sur une petite musique de farandole, avec en plus les divers bruits métalliques des harnachements en tous genres. Nous avions le sentiment d'assister, tout à la fois, à quelque chose d'exceptionnel et de dérisoire. Nous étions, Alain, François, l'assistant et moi, fascinés par le spectacle qui nous était donné.

De son côté, Franco, sachant que les mariés devaient devancer les invités pour des raisons d'accessibilité, voulut les avoir seuls dans l'église avant le début de la cérémonie. C'était un moment étrange : pas un bruit ne venait troubler le recueillement des époux et un rai de soleil illuminait l'endroit où ils se tenaient.

La grande porte s'ouvrit pour laisser entrer la famille et les invités. Alain les filma en marchant à reculons devant eux. Venait en tête, entouré d'enfants, un curé dont la chevelure et la barbe grise lui donnaient fière allure. Il était très proche des habitants de la Blottière. Sa grande sérénité lui permettait de regarder tout ce qui se passait avec calme et bonheur. Il était sans doute un des seuls.

La cérémonie se déroula selon les rites habituels. Les deux équipes s'ingéniaient à en saisir les instants privilégiés, dans un chasse-croisé silencieux afin de respecter la solennité de l'événement. Les anneaux passés aux doigts gg des époux, Alain monta près des orgues pour filmer la sortie... Franco assurait l'extérieur, mais nous l'avons rejoint rapidement pour saisir le plus d'images possible sur le parvis de l'église. Dans une envolée de cloches, on échangeait des congratulations.

Puis il y eut un très long baiser du père à son fils qui en a scandalisé plus d'un. Certains proches considéraient que cet acte ne correspondait pas à la réalité de ce père qui, selon eux, ne s'était jamais vraiment préoccupé de son fils. Ils doutaient de la sincérité de ce geste. Pour nous, gens de l'extérieur, ce baiser était apparu comme un moment très fort qui semblait mettre un point final à toute la souffrance passée vécue de part et d'autre.

Autour de nous, on s'embrassait et la joie semblait enfin rayonner. Les nombreux amis de Jean-Claude et d'Annie se pressaient autour d'eux, manifestant librement le sincère bonheur de participer à cet événement. Ceux qui étaient moins intimes gardaient cependant une certaine réserve et il y avait parfois, une petite phrase prise au hasard, qui nous ramenait d'un seul coup face à la réalité. Ainsi, cette jeune fille dont on ne vit pas le visage, mais qu'on entendit chuchoter à son ami : « Non, non, je ne peux pas aller l'embrasser, ça me répugne ! » A elle seule, elle en disait plus long que tous les artifices dépensés par certains pour paraître enjoués.

Le problème était pourtant bien là. Une personne lourdement handicapée osait épouser une jeune et jolie valide, et toute l'assistance venait les féliciter! D'un côté les valides se posaient tous des questions sur le pourquoi du choix de la jeune épouse et supportaient mal qu'une personne handicapée soit venu leur ravir cette jolie jeune fille et jouer les trouble-fête en s'immisçant dans leur vie de valide.

De leur côté, les personnes handicapées, et surtout les amis myopathes de Jean-Claude, supportaient difficilement cette cérémonie. Au mieux, certains

vivaient un mariage par procuration, mais pour d'autres, c'était un rêve inaccessible. Jean-Claude était plutôt une exception, et il nous expliquera plus tard qu'il avait eu le sentiment de leur faire plus de mal que de bien.

Plusieurs de ses amis avaient d'ailleurs refusé de venir, craignant de vivre très mal ces moments de joie un peu forcés. Derrière des masques de gaieté, il y avait une foule de sentiments contradictoires. Quant à nous, nous n'étions pas là pour avoir des états d'âme. Il nous fallait réagir vite et saisir un maximum de choses.

Les villageois, sur les trottoirs ou derrière les rideaux des maisons environnantes, regardaient cette noce insolite qui occupait tout le parvis de leur église. Les regards, loin d'être tendres, étaient plutôt froids et inquisiteurs. Les embrassades terminées, clopin-clopant, chacun reprit le chemin de la Blottière.

Pour nous, ce fut la course aux images : choisir un endroit, installer le pied et la caméra, tourner un plan, démonter, courir en choisir un autre, réinstaller pendant que la procession avançait et recommencer l'opération sans se laisser dépasser. La tête du cortège était déjà sur nous qu'il fallait tourner, couper et courir à nouveau... Même avec des béquilles et des fauteuils roulants, ils allaient très vite ! Arrivés à la Blottière, nous étions épuisés, car une caméra 16 mm pèse environ dix kilos ; le pied et la tête, qui servent à être stables et à faire les mouvements panoramiques verticaux et horizontaux, entre douze et quinze kilos. A tout cela il faut ajouter les batteries pour alimenter la caméra, le magasin de film de rechange, et divers petits accessoires, utiles au caméraman. L'ensemble est donc très lourd... et la journée n'était pas finie...

Pendant l'apéritif, servi sur la pelouse devant la maison, des petits groupes s'étaient formés qui discutaient en buvant les boissons proposées par les enfants. Des tables étaient couvertes de bouteilles et d'amuse-gueules. Par cette belle journée, les esprits commençaient à s'échauffer, les conversations devenaient plus animées et une musique rythmée commençait à se faire entendre.

Nous tâchions de nous glisser dans la foule sans trop nous faire remarquer ; nous espérions pouvoir glaner des réflexions sympathiques, quelques "échos" sur ce qui venait de se passer.

Il y eut ensuite la photo des mariés, d'abord seuls, puis avec la famille. Ils vinrent se placer sur la pelouse. Elle était souriante et radieuse dans sa robe blanche toute simple, un bouquet à la main. Jean-Claude, dans son costume gris clair, bien qu'il parut un peu gauche sur son fauteuil d'apparat, y trônait, lui aussi rayonnant de bonheur. Des flashes crépitaient partout et les mariés étaient appelés de tous côtés. Ils tournaient la tête dans tous les sens et se prêtaient au jeu tout à leur bonheur !

Cette séance dura au moins une vingtaine de minutes. Il y eut là plus de photos réalisées que pendant tout le reste de la fête, signe que ce moment traditionnel est bien l'un des plus importants d'une journée de mariage. Évidemment, comme tout le monde, nous avons fixé ces images... mais bien que ce jour de fête soit sans doute un des plus beaux d'une vie, tout paraissait ici étrange et insolite.

C'est alors que Jean-Claude nous présenta Michel, un des photographes, personnage qui avait beaucoup compté pour lui. Ancien infirmier de l'institution où Jean-Claude avait passé quinze ans de sa vie, il débordait de joie devant la

réussite que ce mariage représentait pour lui. Il nous expliqua qu'on ne pouvait sûrement pas comprendre à quel point Jean-Claude avait dû se battre pour en arriver là. Pour lui, ce mariage était une récompense, la justification des dures années vécues dans cette institution, même si c'était de l'autre côté de la barrière.

Au fil des années, au moment de pénétrer dans les dortoirs, où tout le monde dormait encore, il avait éprouvé une angoisse quotidienne, en se demandant toujours lequel d'entre eux ne se réveillerait pas. La mort qui frappait si souvent de très jeunes gens l'avait profondément révolté au point de le faire douter de sa foi. À chaque disparition il s'était posé la même question : « Si Dieu existe, comment peut-il permettre cela ? »

C'est après cet aveu bouleversant que François vint tirer Alain par la manche et lui glissa sur un ton ironique, qui masquait mal son angoisse : « Il y a bal à Plouc City ! » Dans la grange, en effet, la fête battait son plein. Des invités dansaient et nous vîmes, spectacle étonnant, une petite jeune fille qui, au son d'une musique syncopée, faisait tourner et retourner sur elle-même, dans un fauteuil roulant, celle que l'on surnommait « Lapin »! Celle-ci avait abandonné ses trépieds pour l'occasion. Elle riait à en perdre haleine, un peu ivre sous l'effet des virevoltes successives que lui faisait faire sa jeune compagne.

Alain se faufila dans le groupe des danseurs, sa caméra à l'épaule, lui imprimant les rythmes de « Lapin ». Cela pouvait faire un « effet sympa », nous dit-il. D'autres fauteuils roulants s'étaient joints à la danse, l'instant était exceptionnel et nous n'avons bien sûr plus jamais connu pareille situation depuis.

La soirée était d'ailleurs loin d'avoir épuisé ce genre de surprise. Parmi les invités, il y avait quelques personnes handicapées que j'avais connues autrefois, au moment du film *Le regard des autres*. En les trouvant réunies là, je voulus avoir leur avis sur tout ce qui se passait autour de nous. Certains d'entre eux étaient myopathes et avaient vécu dans la même institution que Jean-Claude. C'étaient les principaux survivants de son époque. Lorsqu'ils eurent dépassé l'âge de 20 ans, ils durent quitter l'institution et se regroupèrent autour d'une association, « Vivre debout », qu'ils avaient créée avec l'aide de quelques amis. Ils s'installèrent dans la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines pour des raisons d'accessibilité.

C'était là que j'avais rencontré Jean-Claude pour la première fois, quelques années auparavant. Je me suis alors souvenue de ma première visite à ce foyer alors tout récent, et des impressions que j'avais ressenties au contact de ces garçons qui venaient de découvrir le monde que leur avaient si longtemps masqué les murs de l'institution. Ils commençaient une aventure nouvelle, pleins de fougue et de désir de vivre, et, par là même, ils donnaient l'impression de reculer l'échéance de leur mort. À l'époque, je m'étais demandé comment des gens si dépendants avaient osé se risquer à vivre dans la « normalité ». Aujourd'hui, avec ce mariage, j'avais la réponse à cette question, même si Jean-Claude restait le symbole d'une vie inaccessible à la plupart d'entre eux.

En guise de dîner de fête nous avons avalé quelques restes d'amuse-gueule pour filer vers la grange où devait se poursuivre la soirée. Franco voulait la filmer vide. On la découvrirait au fur et à mesure de l'allumage des bougies. Cette belle grange, avec son crépi blanc et sa charpente apparente, était décorée d'objets traditionnels de la ferme, roues, fourches en bois et lourds licols de chevaux. Des centaines de bougies devaient éclairer. Nous avons eu à peine le temps de tourner ce plan que, derrière la porte d'entrée, les invités tambourinaient pour accéder à ce lieu de réjouissance. Ils l'envahirent bruyamment, entourant Jean-Claude et Annie. Alain avait repris sa caméra et commença à filmer des situations et une série de portraits les uns naïfs, les autres étonnants, certains mêmes cruels, qui avaient l'air tirés d'un film d'humour noir. Mais, hélas, Franco nous fit signe d'arrêter et de rejoindre sa propre équipe, exténuée, qui avait posé sa caméra et tentait de récupérer.

Alors que s'égrenaient les moments les plus forts d'une soirée hors du commun, que la musique allait bon train et que les fauteuils roulants tournoyaient dans tous les sens, nous avons soudainement été submergés par la fatigue, l'inaction et la frustration de ne rien filmer. Nous comprenions de moins en moins l'interdiction de tourner imposée par Franco.

Dans un coin de la grange, j'aperçus Gildas, un jeune homme infirme moteur cérébral, en fauteuil roulant, qui m'avait tant impressionnée lors du tournage du Regard des autres, et j'allai bavarder avec lui. C'est alors que la pièce montée arriva au milieu des acclamations. On commença à la découper et j'allai en chercher une assiette pour Gildas. Il me fallut assumer mon initiative et lui donner à manger, car il ne pouvait se débrouiller seul. Je lui passais consciencieusement les choux, l'un après l'autre, comme à un enfant. J'essayais de rester naturelle mais ce geste simple n'était pas évident, et l'équipe qui me regardait sans en perdre une bouchée, augmentait ma gêne. Nous ne connaissons jamais le goût de cette pièce montée; aucun d'entre nous n'eut envie d'y toucher; sans doute était-elle affectivement trop chargée.

« Lapin » et Monique étaient aux anges, et faisaient plaisir à voir. Si nous ne les avions pas vues de nos propres yeux, nous n'aurions jamais imaginé qu'elles danseraient et participeraient autant à une fête. De tous les invités. Lapin était sans doute la plus authentique participante de rassemblée. Seule « Pollux », une des « trois grâces » de la Blotière, restait en retrait et observait l'ensemble en fumant cigarette sur cigarette...

La joie fut à son comble lorsque débuta la fameuse danse des canards, accompagnée des traditionnels « youkaïdi, youkaïda », « Lapin » en profita te dodelinant du chef jusqu'à l'épuisement. Lorsque la farandole se mit en place, devant Franco toujours pétrifié, Alain prit ostensiblement sa caméra et filma quelques plans en se mêlant aux fauteuils qui tournaient en file indienne autour de la grange.

À l'annonce du feu d'artifice, tout le monde se précipita pour assister au spectacle. C'était une jolie façon de terminer cette journée riche en événements de toutes sortes. Les cris de joie qui accompagnaient chaque explosion de couleurs libéraient les dernières émotions. Petits et grands n'en perdirent pas la moindre

étincelle... jusqu'à Franco qui avait finalement accepté de tourner cette séquence facile et joyeuse.

Pour un instant, il sembla sortir de la paralysie qui l'avait atteint malencontreusement alors que tout aurait dû le pousser à l'action. Nous étions très décontenancés par ce comportement et découvriions avec inquiétude, voire même une certaine anxiété, qu'il était complètement choqué par ce monde de handicapés. Il paraissait ne pas savoir par quel bout prendre les choses. Je pressentais les pires déconvenues pour la suite, le malaise était grand et me laissait entrevoir le gouffre dans lequel il allait m'entraîner, lors du montage.

Mais j'anticipe. Nous sommes encore à la Blottière avec le bouquet final du feu d'artifice qui fut un beau succès. Dans la grange, la soirée s'est achevée tard. Tout le monde y était revenu pour un ultime verre, arrosant un dernier morceau de pièce montée, ou pour y terminer la conversation laissée le temps des fusées... Dans la nuit avancée, lorsque les mariés se sont retirés en saluant leurs hôtes, nous avons aussi quitté la grange où commençaient à s'estomper les bruits de la fête.

Le lendemain, nous avons découvert la grange, transformée, pour le déjeuner des convives. Ils se pressaient autour d'immenses tables à tréteaux couvertes de victuailles et les conversations allaient bon train. Une large ouverture en verre dépoli, que nous n'avions pas remarquée dans la nuit, diffusait ce matin une très belle lumière. Ce déjeuner était le dernier rendez-vous de la fête qui s'achevait doucement. Le film n'était pas terminé pour autant : il nous restait à interviewer tous ceux dont nous avons fait la connaissance durant la noce, en commençant par les trois hôtesses de la Blottière.

Lapin, Monique et Pollux avaient accepté d'évoquer, devant les caméras, le souvenir des premières vacances où Jean-Claude et Annie s'étaient connus. Pour la circonstance, elles avaient tenu à garder leurs habits de fête, et nous avons filmé la séance de maquillage qui aurait pu sombrer dans le dérisoire et le voyeurisme, mais qui fut en fait très touchante. Franco voulut tourner avec deux caméras et demanda à son chef opérateur de figner les éclairages sur chacune d'elles. Ces interviews furent interminables à mettre en place.

Ce tournage a souligné une fois encore nos différences de conceptions. Je n'acceptais pas l'idée d'accentuer le handicap par l'image, alors que Franco semblait au contraire vouloir le faire comme pour exorciser ses peurs. J'avais pleinement partagé la conception de Fernando Solanas qui révélait d'abord le personnage avant son handicap. Or la démarche de Franco jouait sur l'effet inverse du handicap et de sa difformité, au détriment du message à faire passer. La manière de Solanas était probablement plus apte à masquer mes propres peurs. Sans doute, aujourd'hui, aurais-je une réaction plus nuancée mais nous touchions là au problème du rapport étroit entre image et contenu et à celui des censures que l'on s'impose, à tort ou à raison, pour les personnes interviewées, pour soi-même ou pour le public.

À la suite de cette importante séquence, nous avons rencontré trois collègues de travail de Jean-Claude. J'avais déjà interviewé l'un d'entre eux, au moment du *Regard des autres*, car il partageait le même bureau que lui. Garçon très gentil et plein d'attentions pour Jean-Claude, il faisait volontiers office de tierce personne chaque fois que c'était nécessaire. A l'époque, tout son discours était positif et empreint d'admiration, jusqu'à la dernière question : « Que feriez-vous si, demain, vous vous retrouviez dans la situation de Jean-Claude ? » Sa réponse, véritable cri du cœur, était tombée comme un couperet : « Je ne le supporterai pas, je me suiciderais ! »

Les deux autres collègues étaient deux jeunes femmes qui n'avaient jamais rencontré Annie auparavant. Sans doute essayaient-elles de s'identifier à cette dernière. Leurs interviews étaient si agressives à l'égard des mariés que, dans le film, nous n'en avons gardé que de brefs passages encore très durs. L'une avait dit : « J'ai pensé qu'elle allait gâcher sa vie... et je ne comprends pas que cela puisse lui suffire... ». L'autre avait poursuivi : « Je me demande si pour Annie le corps est important ? Épouser un handicapé, c'est épouser des membres plus ou moins morts, disons inertes, qui ne peuvent pas sentir l'autre... Je ne pense pas qu'il puisse y avoir vraiment communication entre les deux corps ! »

Et à notre question sur les enfants, l'une d'elles répondit : « Je me demande s'ils ont le droit d'envisager d'en avoir ! » Elles étaient toutes les deux très troublées et comme acculées à des remises en question : "Je me demande comment je ferais, si j'étais à sa place !" finit par conclure l'une d'elles. Jean-Claude nous dira plus tard qu'ayant rencontré cette dernière à la sortie de l'interview, elle lui avait avoué : « Jean-Claude, j'ai dit des monstruosité ! » et, comme pour se rattraper, elle avait ajouté, non sans ambiguïté : « Mais toi, ce n'est pas pareil ! ». Ils n'en ont jamais plus reparlé...

Quelque temps après le mariage, nous avons continué ce périlleux mais fécond recueil d'interviews auprès des familles, puis des personnes moins proches du couple. Chacun ayant retrouvé son cadre, ses habitudes, et n'ayant plus à respecter le rôle d'invité, les réactions furent souvent plus authentiques, à la fois chaleureuses et douloureuses, mais parfois assez dures.

Ce mariage continuerait longtemps encore à poser à chacun de multiples questions souvent ambiguës et contradictoires : « Je trouve ça formidable, mais moi, je ne pourrais pas ! » ou encore, en évoquant Annie : « Elle voulait se dévouer à quelque chose, elle a trouvé Jean-Claude ! » ou bien dans un tout autre style lapidaire : « Ce sont des personnes qui existent, elles ont le droit de vivre comme tout le monde ! » Et puis, plus optimiste, cette phrase d'une des tantes de Jean-Claude : « C'est une journée que je n'oublierai jamais, plus belle que celle du mariage de mes enfants ! »

Quelle qu'ait été la dureté de ces entretiens, personne ne s'est dérobé, à l'exception toutefois des parents d'Annie qui refusèrent de s'exprimer sur ce mariage, sans doute trop douloureux pour eux. La direction de l'inspiration où Jean-Claude avait passé tant d'années a également refusé de nous laisser filmer les lieux qui auraient permis d'illustrer l'évocation de tant de souvenirs de jeunesse par Jean-Claude ou ses amis.

Après le décryptage intégral de dix heures d'interviews, le travail de montage a pu commencer. D'autres problèmes apparurent. Nous nous sommes retrouvés, Franco, la monteuse et moi, devant nos vingt heures de « rushes » et les quatre cents pages dactylographiées d'interviews pour un huis-clos programmé sur six semaines. Nous espérions arriver à un 52' que nous appelions provisoirement "Jamais de la vie..."

Tout naturellement, Franco ne se préoccupait que des images images, alors que ma démarche, elle, partait des interviews auxquelles il ne voulait pas s'intéresser pour le moment. Il passa les premières semaines à faire et à défaire les mêmes séquences avec une méticulosité d'entomologiste. Ces séquences prenaient tournure, mais aucun lien ne semblait les relier.

De mon côté, je dévidais l'écheveau des interviews en essayant d'en extraire les moments les plus significatifs. Avec chacun des personnages, je revivais le tournage, scrutant les regards et soupesant les paroles. Plus j'écoutais les propos et plus leur dureté me frappait. Que garder, que couper, que dire, que taire ?... La monteuse, qui n'avait pas été témoin, essayait de ramener les choses à leur juste réalité alors que nous ne pouvions, ni lui ni moi, regarder objectivement les images et les interviews, trop chargées de ce que nous avons vécu. Comment réussir à construire un film dans de telles conditions ?

Franco était dépassé par l'absence de scénario, tout comme il l'avait été lors du tournage. Il avait peur de choisir et d'agencer lui-même les plans. Il était de plus en plus paralysé. Une tension grandissante s'installait entre nous trois. Lorsqu'on ne fait pas un film de fiction, le montage est souvent une épreuve d'endurance, où il faut savoir utiliser le matériau dont on dispose, en sachant que bien souvent il manquera le plan dont on a vraiment besoin. C'est comme un puzzle qu'il faut reconstituer à partir des seules pièces existantes. Tout le talent du monteur consiste à exploiter au mieux les possibilités des images qu'on lui donne. Encore faut-il savoir ce que l'on désire exprimer, ce qui ne semblait pas être le cas de Franco. Au terme des six semaines prévues par le budget pour un montage complet, nous n'avions sur la table qu'une ébauche désordonnée !

Une décision s'imposait. Nous avons interrompu le montage pour nous donner un temps de réflexion. Deux mois passèrent, c'était l'impasse, Antenne 2 s'impatientait. J'étais catastrophée. Franco n'accepta de se remettre à l'ouvrage qu'à condition que nous le laissions seul avec un autre monteur de son choix.

Une rallonge budgétaire de six semaines lui fut accordée pour terminer le montage et sortir le film. Ce temps écoulé, nous en étions toujours, malheureusement, presque au même point et les producteurs décidèrent alors de se séparer de Franco. Après avoir résolu les problèmes juridiques qu'une telle décision entraîne, nous avons repris le montage quelques mois plus tard. Sur d'autres bases, un nouveau réalisateur accepta la tâche délicate de reprendre le travail d'un confrère.

Pendant cette période de crise, nous avons choisi de renoncer à utiliser les interviews en direct. Cette décision était peut-être de l'autocensure, mais ce qui était dit nous semblait décidément aller beaucoup trop loin pour ne pas risquer de

perturber les relations familiales et amicales d'Annie et Jean-Claude.

Comme il est plutôt rare d'entendre les valides donner leurs points de vues, leurs impressions sur le monde des handicapés, nous avons quand même tenu, sur des images du couple partant en voyage de noces, à faire entendre en «voix off», des paroles de parents et d'amis chargées de sentiments et de souvenirs variés.

Dans le film, nous n'entendrons jamais s'exprimer les nouveaux époux. C'était un choix délibéré. Nous ne voulions pas leur donner la parole afin que chacun des spectateurs puisse apporter ses propres réponses aux questions que la situation ne manquerait pas de soulever. Je ne voulais pas que la force des propos soit atténuée par les justifications des mariés.

Sur les images, nous avons donc greffé deux discours. Celui de la «vox populi » qui s'exprimait sur ladite « monstruosité » de l'union, et celui d'une jeune femme qui avait eu des relations amoureuses avec une personne handicapée comme Jean-Claude. Elle dit la vérité toute crue, et raconte comment elle bravait les regards portés sur elle : « Elle n'est pas normale, elle a des problèmes, elle est frigide ou elle n'est pas sortie de son œdipe... » Grâce à elle, le film aborde aussi le thème de l'engagement personnel et de ses motifs profonds. Elle explique que l'on peut regarder la différence en face, sans pour autant en refuser l'émotion. On évolue, dit-elle, au fur et à mesure que l'on est en contact avec des personnes handicapées. On comprend mieux les problèmes.

« Si je veux un objet, je me déplace et je le prends sans faire attention. J'ai un pouvoir sur l'objet. La personne handicapée, elle, doit viser, calculer sa force longtemps à l'avance. C'est l'objet qui a le pouvoir. » Avec son amoureux handicapé, ajoute-t-elle, l'indépendance physique était hors d'atteinte : c'est-à-dire, qu'il fallait toujours faire certaines choses à sa place ou bouger pour lui certains membres. Elle avait l'impression de devoir remplacer les membres morts de son ami par ceux de son propre corps. «J'avais de la vie pour deux, mais lui greffait sa mort en moi. Et l'image de la mort, que son corps me renvoyait, je ne l'avais pas encore découverte en moi. Peut-être que je la refusais... Et elle ajoutait : «Je pense que c'est seulement en acceptant et en aimant mon corps, avec sa limite extrême qu'est la mort, que j'ai pu supporter cette trop grande proximité entre la vie et la mort. »

Les échos de la famille et des invités amenèrent des questions plus graves, des craintes plus vitales, des préjugés plus tranchants. Dans ce film, il n'y a pas de discours réducteurs, pas de notices explicatives, mais plutôt le reflet d'une société avec ses grandeurs, ses refus et sa confiance. Chacun se retrouve ici avec ses interrogations, ses élans et ses réticences. Le spectateur est constamment renvoyé à ses propres attitudes, à ses propres pensées.

Le film, enfin terminé, fut d'abord diffusé, malgré ses imperfections, en Suisse romande, puis sur Antenne 2, un dimanche soir à vingt et une heures trente, alors que sur la Une au même moment, il y avait un film célèbre avec John Wayne. Il obtint pourtant un taux d'écoute très proche de 10 %, fait remarquable dans de telles conditions. Cela prouve bien qu'un public important se sent concerné par ce genre de sujets.

À la projection du film, la famille et les proches ont été plutôt déçus. Ils



pensaient découvrir un film souvenir et espéraient avant tout revoir ces moments importants à jamais immortalisés. Ils ne comprenaient pas pourquoi la pièce montée avait pris autant d'importance alors qu'il n'était rien resté de leurs témoignages. Ils avaient pourtant donné beaucoup d'eux-mêmes et de leur temps. Quant aux amis plus éloignés, ils ont probablement été soulagés de ne pas apparaître à l'image...

Pour Jean-Claude et Annie, la première projection du film a été un choc, une double confrontation avec eux-mêmes et avec les autres. Ce qu'ils entendaient là, pour la première fois, de la part de leurs proches, les traumatisaient car c'était une évidente remise en question. Annie avait sans doute été plus perturbée car, à la fin du film, sa critique fut tranchante : « Franco a fait de Jean-Claude quelqu'un de complètement assisté, alors que ce n'est pas cette personne que j'ai épousée. Il est montré comme un être totalement dépendant, il ne parle pas et, en plus, à la fin du film, c'est moi qui le porte dans le train pour partir en voyage de noces... Pourtant, dans notre couple, c'est Jean-Claude qui est la personne forte. Ce n'est pas parce qu'il est assis et moi debout que cela change quelque chose. Une telle accumulation d'images de dépendance ne peut que confirmer l'idée que je suis une oie blanche, une bonne sœur ou une illuminée. »

Pour elle, l'image apparente n'était en somme que le reflet inversé de la réalité. L'image s'est focalisée sur le handicap tandis que les commentaires convergeaient vers elle, la mariée valide et jolie. A l'évidence, les valides ne pouvaient s'identifier qu'à elle. C'est sans doute ce qui lui a fait dire : « Si j'avais été laide, le problème aurait été réglé ! » et Jean-Claude a poursuivi, avec un humour grinçant : « Et si tu avais été handicapée, il n'y aurait pas eu de problème du tout... et pas de film, non plus !... »

Ce qui a le plus révolté Annie, c'est d'entendre comme une condamnation nette et définitive : « Ils n'ont pas le droit d'avoir d'enfant ! » Après avoir revu le film plusieurs fois sur leur magnétoscope, tous deux ont heureusement modifié leur jugement. Ils s'étaient rendus compte que les questions posées rejoignaient les leurs, mais ils supportaient mal qu'elles soient formulées par d'autres.

En premier lieu ils avaient surtout manifesté leur frustration de ne pas avoir eu droit à la parole, persuadés qu'ils auraient pu se justifier. Ils mirent ensuite un certain temps avant d'accepter l'idée que, finalement, leur propre réponse n'était pas essentielle. Leur silence avait au contraire permis aux questions de jaillir plus nombreuses.

Le film les a certainement obligés à entendre des choses qu'ils auraient préféré ignorer. Ce révélateur leur a peut-être permis de résoudre des problèmes qu'ils n'avaient pas encore osé aborder. Et puis, petit à petit, la cause du film est devenue la leur : « Aujourd'hui, nous défendons le film comme notre bébé ! » dit Jean-Claude, même s'il ajoute : « Nous ne comprenons» toujours pas comment des gens ont pu venir à un mariage avec lequel étaient si peu d'accord ! » Si ces gens-là les revoyaient aujourd'hui avec la ravissante petite Coréenne de 2 ans et demi et Mathieu, le beau bébé malgache, qui ont transformé leur vie, auraient-ils les mêmes interrogations ? Il est évident que nous avons tous été dépassés par ce film, mais quel chemin parcouru !...

Personnellement, j'étais sortie épuisée de cette nouvelle aventure, si riche de rencontres, que ce soit à Antenne 2 avec Pascale Breugnot et son équipe, ou autour de Jean-Claude et Annie, parmi leurs proches ou leurs connaissances plus ou moins éloignées. Mais cette expérience avait été tout aussi douloureuse à vivre et à assumer tant les conflits et les divergences de vues s'étaient révélés importants avec le réalisateur et une fraction de son équipe.

Peut-être les peurs des uns et des autres s'étaient-elles cristallisées au point de nous enfermer de part et d'autre dans des rigidités insurmontables.

Fallait-il s'arrêter à ces deux premiers films et retourner à des travaux plus classiques et traditionnels ? Le divorce entre recherche et mise en images était-il vraiment consommé ? Y avait-il d'autres alternatives moins périlleuses et moins conflictuelles ? Sans la présence active, depuis quelques mois, d'Umberto Vidali au Laboratoire du CNAM et la rencontre d'Alain Casanova sur ce dernier tournage, j'aurais certainement abandonné l'expérience, pensant que création artistique, souci de recherche, volonté d'authenticité et ambition déontologique étaient incompatibles.

Les difficultés de collaboration étaient-elles dues à des caractères opposés, à des formes de sensibilité trop différentes, à des approches humaines et philosophiques divergentes, autant de questions qui s'entrechoquaient sans que je trouve de réponse totalement satisfaisante. Sans doute y avait-il un peu de tout cela..., pour nous aussi le film avait été un révélateur.

Il était évident que chacun d'entre nous privilégiait certains critères au détriment de ceux de l'autre. Un cinéaste a forcément, et c'est normal, tendance à privilégier le monde des impressions, des sensations, les caractères esthétiques et plastiques, alors que je donnais la préférence à l'intérêt de la parole, au monde de la preuve et de la démonstration.

Sans doute étais-je beaucoup trop exigeante. Il fallait peut-être plus tenir compte du fait que les propositions de films ne venaient pas des réalisateurs. Franco aujourd'hui, Solanas hier les avaient ressenties comme des films de commande et avaient tous deux souffert de ne pas pouvoir véritablement faire œuvre personnelle d'auteur. Nous ne faisons pas de films de fiction où l'auteur du scénario est lui-même le réalisateur de son film, à moins que deux personnes différentes n'interviennent, auquel cas l'auteur laisse carte blanche au réalisateur.

C'est à ce moment-là que la Commission des Communautés Européennes, comme elle l'avait promis, envoya de nouvelles subventions au CNAM. Ce n'était donc plus l'heure des hésitations pour la poursuite des investigations cinématographiques sur les problèmes des personnes handicapées. Il me fallait donc trouver un nouveau réalisateur qui accepterait de faire cinq films d'une heure pour un budget global équivalent à celui des *Echos de la noce...*

Alain Casanova m'a aussitôt proposé sa collaboration. Au cours du tournage des échos de la noce, nous nous étions trouvés en parfaite concordance de perception. Il partageait mon point de vue et acceptait l'idée d'une absence de scénario directif et le principe d'une constante improvisation lors des tournages, ce

qui laisse une totale liberté aux sujets. Alors qu'au montage le réalisateur devenait maître de la construction du film. Nous ferions ces nouveaux films comme co-auteurs et co-réalisateurs, en co-production entre le CNAM et sa jeune société de production (Starfilm International).

Il apportait là une solution idéale pour ces nouvelles aventures. Ravie, mais surprise, je n'ai pu m'empêcher de lui demander pourquoi il s'intéressait à de tels sujets. Avait-il lui-même un enfant handicapé, comme bon nombre de personnes qui se penchent sur ces problèmes ? Quel intérêt avait-il à se lancer dans ce genre de films qui, dans le meilleur des cas, ne seraient pas déficitaires, alors qu'il venait du show-business où le côté financier n'est pas négligeable ? Il me répondit simplement que l'importance du problème et l'exceptionnelle qualité des rencontres compensaient largement le peu d'intérêt financier.

Nous étions pourtant, l'un et l'autre, loin d'imaginer que cette collaboration nous conduirait, quelques années plus tard, à l'écriture commune du présent ouvrage sur nos aventures !